

## Correspondance et structure du moi chez Jules Michelet

par

**Paule PETITIER**

La *Correspondance* de Michelet constitue un ensemble volumineux réuni par Louis Le Guillou en douze épais volumes aux éditions Champion. Le choix d'une publication non sélective a été discuté car les lettres sont d'intérêt inégal et l'on a conservé plus de lettres adressées à l'historien que de lettres de Michelet lui-même. Cependant lire cet ensemble continu depuis les années 1820 jusqu'aux années 1870 permet de percevoir des phénomènes qu'une démarche sélective aurait atténués : par exemple la multiplication et l'extension des relations de Michelet et le déplacement de leurs réseaux, ou l'augmentation spectaculaire du courrier à la parution de certains livres (*Le Prêtre, L'Amour*). La correspondance de Michelet ne fournit pas à son biographe de récits de sa vie, de ses occupations, de ses sentiments, pas de portraits ni de jugements sur ses relations. Certes on y glane des détails concrets, des informations factuelles, des indications chronologiques. La *Correspondance* de Michelet est une bonne source pour l'étude de ses relations avec ses éditeurs. Surtout, son recoupement avec le *Journal* permet de reconstituer les réseaux à l'intérieur desquels s'est faite la carrière de l'historien : réseau de ses professeurs, qui l'introduisent dans le milieu universitaire de la Restauration, réseau de ses anciens élèves, réseau des savants, membres de l'Institut ou du Collège de France ou encore correspondants étrangers, réseau des auditeurs au Collège de France, réseau des relations dans la presse, réseau des opposants républicains sous le Second Empire, réseau des exilés politiques d'après 48 appartenant à toutes les nationalités opprimées d'Europe... Dans la mesure où l'on ne réduit pas une biographie à l'histoire d'un individu, la connaissance de ces réseaux est évidemment essentielle pour situer Michelet dans son temps et mettre en évidence des liens que l'œuvre a parfois tendance à minimiser. Philippe Régnier a mis en lumière, à partir de la *Correspondance* et du *Journal*, les relations de l'historien avec les saint-simoniens, alors que l'œuvre gomme le plus possible cette proximité. On est désappointé également de ne trouver dans les lettres de Michelet presque rien qui relève d'un commentaire direct de l'actualité historique ou politique. Alors que l'on s'attendrait à des remarques sur les grands événements contemporains, sur la révolution de Juillet 1830, sur février et juin 1848, sur le coup d'État de 1851, sur les différentes guerres menées par la France sous le Second Empire... on est déçu que le *Journal* et la *Correspondance* n'y fassent que de minimales allusions. Michelet ne raconte pas ce qu'il a fait (où était-il pendant que l'insurrection de Juin 48 battait son plein ?), ni même ce qu'il a pensé de tel ou tel fait.

Faut-il déduire des caractéristiques de cette *Correspondance* qu'elles confortent la distinction proustienne entre le « moi social » et le « moi créateur » ? Cette étanchéité du moi social et du moi créateur n'aurait guère de sens chez un auteur selon qui la vie et l'histoire personnelle doivent s'inscrire dans l'œuvre de façon à constituer une sorte d'entité hybride, un « moi œuvre », Le texte programmatique de cette journée

posait la question du rapport entre la lettre et le moi : dans quelle mesure la lettre, pratique codifiée, renvoie-t-elle à l'être ? Ma réflexion s'engagera dans cette perspective en examinant comment le moi s'implique dans la pratique épistolaire de Michelet. Peut-on dire qu'elle prend part à la construction, du moi dans son rapport avec les autres ? J'ai cherché si se dégageait de la *Correspondance* une structure du moi intéressante pour le biographe dans la mesure où elle définirait aussi bien une attitude existentielle qu'une conception de l'œuvre

### **La lettre intime : fondement d'une relation à l'autre**

Envisageons d'abord les lettres dans lesquelles nous pouvons estimer trouver le moi intime, les lettres destinées à l'ami, à la famille, à l'aimée.

Les premières lettres de Michelet que l'on a conservées datent du début des années 1820. Il avait alors une vingtaine d'années, était pour un salaire fort modeste répétiteur dans une institution privée et cherchait quelle carrière pourraient lui ouvrir ses études de lettres. Son ami de cœur, Paul Poinot, rencontré une dizaine d'années auparavant alors qu'ils étaient tous les deux écoliers, poursuit des études de pharmacie et doit s'éloigner du centre de Paris pour devenir interne à Bicêtre. L'éloignement n'est pas grand, Michelet, un livre sous le bras, rend souvent visite à son ami en passant par la barrière d'Italie. Mais si minime que soit la distance, la séparation entraîne Michelet d'une part vers l'écriture intime, de l'autre vers la correspondance. Il tient un journal destiné à être lu par l'ami, il entreprend aussi d'écrire ses souvenirs dans un *Mémorial* dédié encore à Paul Poinot, au cas où son auteur mourrait prématurément. Enfin, il échange régulièrement des lettres avec son ami. Elles veulent pallier l'absence, la conjurer même en maintenant une communication indépendamment des aléas de l'espace : « Mon cher ami, au moment même où je te quitte, je commence la lettre que je n'ai pas voulu te promettre ». La lettre constitue même une forme supérieure de présence parce qu'elle délivre des inhibitions sociales et permet une révélation plus authentique de la personne :

« C'est sur ce papier plutôt encore que dans nos conversations que je veux épancher mon cœur. Il est mille choses qui se disent mieux ainsi qu'en face ; on s'exprime avec plus de netteté. Ce sera pour moi un extrême plaisir de te révéler ainsi mon âme ; un des plus puissants motifs qui m'aient déterminés à faire un journal, c'était l'espérance que dans le cas où je mourrais avant toi, tu achevasses de me connaître et que je vécusse auprès de toi. »

En 1820 et 1821, Michelet découvre la philosophie écossaise et s'intéresse à l'introspection, la référence à Montaigne et à La Boétie n'est pas non plus étrangère à ce projet d'écrire à l'autre pour se révéler à lui mais aussi pour prendre conscience soi-même de ce que l'on est à la lumière de cette sincérité motivée par l'amitié. Poinot est l'ami préféré parce que Michelet lui trouve assez de ressemblances avec lui-même pour le concevoir comme une sorte de double. La *Correspondance* ouvre donc l'espace d'une réflexion sur soi par l'intermédiaire d'un alter ego.

« Je me sens heureux, mon ami, d'avoir quelqu'un devant qui je ne craigne pas de paraître ridicule. Quelque enfant que j'aie été, j'ai toujours vivement senti cette douceur-là dans l'amitié. Je me donne donc un libre cours. Déclamations, expressions forcées, qui seraient ambitieuses, si ceci n'était pas écrit à mon ami ; tout court sous ma plume, je ne retiens rien. Tu me connaîtras ainsi tout entier mieux peut-être que je ne me connais. C'est un plaisir mutuel que nous nous ferons. Ainsi, nous épanchant l'un devant l'autre, nous nous habituerons à réfléchir sur nous-mêmes et, en ne travaillant qu'à nous peindre, nous nous améliorerons peut-

être sans y songer. Montaigne dit : « J'ai fait d'abord les *Essais* sur moi, et ensuite je me suis fait sur les *Essais* » : Nous profiterons encore plus, car nous ne nous ajusterons pas pour le public ; nous nous prendrons tout naïvement chacun pour son ami, c'est-à-dire pour lui-même. »

Sa première idylle ayant été contrecarrée, le jeune Michelet pose alors à l'homme à qui la passion amoureuse est interdite. Bien qu'il ait à domicile une jeune et une vieille maîtresse, il définit clairement l'amitié comme une sublimation du sentiment amoureux interdit et la correspondance entre amis comme une sublimation au carré dans le plaisir intellectuel d'une introspection adressée à l'autre. Il envisage d'ailleurs une extension de cette sublimation dans l'amour de l'humanité : « cette amitié est maintenant (avec l'amour de l'humanité peut-être) le seul sentiment qui m'occupe » ; « la puissance d'aimer que j'avais reçue devient philanthropie et surtout amitié ».

L'écriture intime dédiée à l'ami apparaît ainsi comme la matrice d'une littérature destinée à un plus vaste public. La correspondance avec Poinsoit fait aussi fonction d'entraînement à l'écriture, de recherche d'un style propre. « Mon cher, quoique nous soyons convenus de ne pas nous inquiéter du style, dans nos lettres, je crois devoir te parler du plaisir que m'a fait celle du 4, derrière laquelle j'écris. Elle est très naturellement et très négligemment écrite. Je crois que notre correspondance nous fera du bien aussi de ce côté. » À cette époque Michelet refuse d'envisager le métier de littérateur que Villemain lui conseille car il estime que ce serait manger son blé en herbe. Mais les lettres à Poinsoit semblent bel et bien ouvrir une carrière d'auteur : « Je sens ici, écrit-il dans l'une d'elles, des volumes au bout de ma plume. »

Ce premier exemple donne une idée de ce que représente pour Michelet une lettre écrite pour le plaisir d'écrire et non une lettre fonctionnelle. La correspondance relie la connaissance de soi à la reconnaissance par et dans l'autre ; l'échange de lettres est vu comme une éducation mutuelle grâce au travail de l'expression. La lettre inaugure cette communication paradoxale qu'est la littérature au dix-neuvième siècle : bien qu'elle ait constitutivement besoin d'un destinataire, elle est centrée sur le moi, dont elle constitue une sorte d'équivalent, et sur le plaisir d'écrire.

Paul Poinsoit meurt en 1821 et Michelet ne poursuit pas avec un autre ami le même type de correspondance. La rencontre avec Edgar Quinet en 1825 reconstitue en partie une relation sur le mode du double, mais leur correspondance ne reflète plus de façon aussi directe une quête de soi-même à travers la relation à l'autre.

Avant 1828 Michelet n'avait guère quitté Paris que pour rendre visite à sa famille de Renwez dans les Ardennes, accompagné de son père ou d'un autre membre de la maisonnée. Entre 1829 et 1839, il accomplit plusieurs voyages à l'étranger et en province pour se documenter, consulter des archives, voir les paysages et les villes dont il va être question dans l'*Histoire de France*, interroger les savants locaux... Ses lettres aux siens expriment comme un leit-motiv sa douleur et son angoisse d'être séparés d'eux. Chaque enfant rencontré le fait songer aux siens, il est impatient d'aller à la poste dans chacune des villes importantes où il arrive, inconsolable s'il n'y trouve pas de courrier de ses proches. Ses missives portent souvent la mention : « Ne montrez point ma lettre », comme s'il avait peur que ces plaintes ne nuisent à l'image du jeune savant énergique et viril en découvrant un Michelet aimant et familial, pour qui tout éloignement de sa famille est un « exil ».

« N'épargne rien pour te distraire, écrit-il à sa femme Pauline. Si tu ne le peux, si tu juges que je sois trop nécessaire à la maison, écris-le moi à l'instant, et je suis dans quatre jours à Paris. Je veux que tu décides de mon séjour, ou de mon retour. Je serai bien loin de t'en vouloir, si tu me rappelles. Adieu, mon unique amour, aime-moi, parle de moi à Adèle. Embrasse-la comme nous l'aimons. Dis-lui que je suis aussi impatient de la revoir que de revoir sa mère, c'est-à-dire beaucoup. Embrasse aussi papa ; dis-lui combien il me manque, combien il me tarde de me retrouver avec lui. »

Cette continuelle tension d'esprit vers les absents explique sans doute que les voyages de Michelet soient toujours déterminés par l'utilité et menés à un rythme forcené sans qu'il éprouve jamais semble-t-il les plaisirs du touriste. Michelet réclame aux siens des lettres plus fréquentes, et surtout qu'elles décrivent précisément leur vie et leurs sentiments.

« [...] j'ai besoin de t'écrire souvent, et je ne puis le faire longuement. Je suis bien impatient de recevoir de tes nouvelles, de celles d'Adèle et de papa. Écris-moi souvent, longuement, donne-moi des détails sur votre vie, sur toi, sur ta santé. Donne-m'en si tu peux, jour par jour. J'ai le cœur malade et inquiet. Je ne recommencerais point ce voyage sans toi. Engage papa à m'écrire aussi. »

Déjà lorsque Poinsot était parti à Bicêtre, le motif de la correspondance était de maintenir une forme de continuité et de symbiose avec lui. Cependant le projet s'enveloppait de justifications intellectuelles. Dans les lettres de voyage on peut mesurer à quel point la relation avec les proches se vit sur le mode d'un contact continu. Il y entre certainement une part d'*habitus* sociologique. Michelet est issu d'une famille d'artisans, d'un milieu dans lequel vie et travail communs font de la cellule familiale une sorte de corps collectif. Il souffre de la symbiose perdue et cherche à la reconstituer en faisant des lettres le substitut de la vie. Il joint à l'une de ses lettres d'Allemagne un portrait de lui fait par un étudiant allemand. « Je suis bien content que vous m'envoyiez l'emploi de vos journées. Je les compare aux miennes et cela diminue l'effet de l'absence. Ainsi le jour même, lundi 1<sup>er</sup> septembre, où papa écrivait sa lettre, est celui où je faisais faire mon portrait à Heidelberg pour vous l'envoyer. » La lettre n'est pas seulement de l'ordre symbolique du langage, elle est une synecdoque de l'être ; elle ne renvoie pas seulement à une situation d'énonciation mais elle cherche à donner un morceau du réel dans lequel elle a été écrite. Rappelons à ce propos que la poste n'achemine pas seulement des plis, elle fait aussi circuler des denrées. De passage à La Rochelle, Michelet fait envoyer aux siens un homard. Il expédie du raisin de son jardin de Paris à ses enfants séjournant en Normandie. Son gendre chargé de lui envoyer en Provence un dossier de notes pour *La Sorcière* finit de remplir le colis avec de la paille et des pommes reinettes. Le courrier assure ainsi que l'on existe dans un univers concret commun où la lettre ne transmet pas seulement les signes de la vie mais la vie elle-même. Toute relation fusionnelle ne refuse-t-elle pas de réduire la communication aux signes ?

Le troisième cas de lettres exprimant a priori intensément et sincèrement le moi intime est celui des lettres d'amour. Seules ont été conservées celles qu'il écrivit à sa seconde femme entre le moment de leur rencontre en novembre 1848 et celui de leur mariage en mars 1849. Il n'est pas exclu qu'il en ait écrit à d'autres femmes, à Mme Dumesnil par exemple en 1841-42, mais que celles-ci aient été détruites (par lui-même ou par Athénaïs jalouse de rester l'unique). En quatre mois, Michelet écrit une quarantaine lettres à sa fiancée, significatives en elles-mêmes de son absorption amoureuse complète. La bataille de Juin 48 l'a laissé sans grand espoir sur l'avenir de la République, elle a surtout ruiné sa foi dans une régénération sociale par la

vertu aimante et cohésive du peuple (exprimée dans *Le Peuple* et dans le cours de 1847-48). Lorsque la jeune Athénaïs Mialaret, vingt-trois ans, sa correspondante depuis plus d'un an, quitte l'Autriche où elle était préceptrice chez une aristocrate valaque et arrive à Paris, Michelet plonge littéralement dans l'amour comme dans le plus puissant dérivatif. Il semble devenir aveugle à l'actualité politique et son travail historique même lui pèse. Comme dans les exemples précédents, la lettre d'amour refuse l'interruption de la communication, elle dit la souffrance de la séparation et l'obsession de la passion. « Il est 5h. et demie. En vous quittant, je prends la plume, dans un salon de lecture. J'ai le cœur oppressé. » La lettre exprime tout à la fois la continuité et la chronologie du sentiment amoureux. Michelet commence une lettre à Athénaïs aux Archives, l'y oublie, s'inquiète qu'elle ne tombe sous des regards curieux. La redécouvre-t-il, c'est l'occasion d'un commentaire dans une nouvelle missive : « Je retrouve la lettre écrite avant-hier aux Archives et je la brûle. Rien ne me fait mieux sentir ce crescendo rapide. Elle est si loin de mes sentiments d'aujourd'hui ! » La lettre ne compense nullement une difficulté à exprimer le sentiment en présence de l'objet d'amour : Michelet évoque dans l'une d'elles le « monologue de six heures, continué à peu près sans interruption et presque toujours avec une extrême véhémence » qu'a été sa dernière visite à l'aimée. La lettre donne forme, découpe en chapitres, constitue la respiration de ce flot de sentiment ininterrompu.

Une partie des lettres d'amour fait référence à une autre correspondance, médicale celle-ci. La santé d'Athénaïs cause en effet de graves inquiétudes à Michelet. Sa pâleur de jeune morte n'est pas étrangère à la passion qu'elle lui inspire. Il craint pour ses jours et s'inquiète de l'effet du mariage sur sa santé. Il demande au docteur Rostan, son médecin personnel, une sommité de l'époque, d'examiner Athénaïs, il écrit au docteur Bischoff, le médecin de Vienne qui a soigné la jeune fille et observé le début de ses troubles. Michelet est avide d'un savoir clinique sur le corps de sa future épouse. Comme dans les lettres à Poinso, le sentiment s'accompagne toujours d'un désir de savoir, la libido d'une libido sciendi. Mais il y a eu conversion d'un désir de savoir sur soi en un désir de connaissance et d'appropriation des secrets physiologiques de l'autre. Le médecin entre en quelque sorte en tiers dans la correspondance amoureuse.

« Cette nuit, à 3 h., incapable de dormir et tourmenté de vous, de tant de manières ! J'écrivais à Rostan, pour le doigt malade et pour tout. Peu à peu, j'ai écrit un volume, une confidence complète, comme en font les cœurs blessés ; la confidence surtout de cette pensée, qui m'est si douce, que, malgré tant d'obstacles d'âge et de toutes sortes, vous daigneriez porter mon nom. » Quelques jours plus tard encore, une lettre à Athénaïs rapporte qu'il a écrit huit pages à Rostan à trois heures du matin.

Les lettres d'amour à Athénaïs constituent à l'évidence la matrice d'un nouveau lyrisme de l'écriture. L'énergie aimante mobilisée pour et par Athénaïs doit en quelque sorte rejaillir sur l'humanité. « Enveloppe-moi de toi-même, protège-moi de ton amour pour que je ravive les autres. » La concentration dans le sentiment amoureux refonde le lyrisme. Celui-ci s'était enraciné autour de 1820 dans la correspondance avec Poinso ; c'était le moment des premières batailles du libéralisme et l'amitié introspective et volontariste fondait alors le modèle d'une sociabilité progressiste. En 1820, Michelet écartait le sentiment amoureux au profit du couple amical qui représentait l'archétype du lien social. On tient peut-être un des fils de l'évolution intellectuelle et affective de Michelet lorsque l'on observe ce parcours qui le conduit de 1820 à 1850 à la pleine acceptation de l'amour. Entre ces deux dates, se place son aventure avec Mme Dumesnil, que je n'ai pas le temps d'examiner ici, mais qui pourrait bien représenter un maillon de cette évolution, une sorte d'intermédiaire entre les deux autres pôles prenant la forme d'une passion plus ou moins platonique pour une

femme malade. Le changement de nature du couple sur lequel se fonde l'imaginaire du lien social correspond au changement idéologique de Michelet : proposer le couple amoureux qui allie les deux sexes comme modèle de la sociabilité régénérée manifeste l'évolution de l'historien vers le romantisme social.

L'actualisation d'une fusion aimante avec Athénaïs rend de nouveau possible une écriture fondée sur la fonction unitive du lyrisme. La correspondance évoque un programme d'écriture dont les œuvres ultérieures de Michelet – *L'Amour* bien évidemment mais pas uniquement – montreront la réalisation. « J'ai lutté pour finir ce livre [un volume de *l'Histoire de la Révolution*]; et, pendant que j'égratigne lentement cinquante mauvaises pages, j'aurais écrit tout un volume, éloquent à coup sûr et neuf, comme expression d'un sentiment nouveau, d'une forme nouvelle de l'amour qui n'est nulle par écrite. »

Dans les trois cas examinés, lettres à l'ami, lettres à la famille, lettres à la femme aimée, la sincérité est tantôt un idéal de transparence destiné à l'être élu, tantôt l'expression irréprensible d'un manque du milieu et des êtres familiers. Les lettres à Poinsot et à Athénaïs montrent dans la relation à l'autre l'origine choisie de l'existence du moi. À travers une relation de miroir ou d'inclusion réciproque, un rapport au monde s'ouvre par l'intermédiaire de l'autre. La lettre à l'ami aussi bien que la lettre à l'amante programment une parole virtuellement universelle. Les lettres de voyage à la famille pointent, elles, la difficulté de l'ouverture au monde due à la dépendance affective. En voyage Michelet reste un œil, un admirable observateur, peut-être justement parce qu'il se sent toujours exilé. La souffrance causée par la symbiose rompue ne le rend peut-être que plus sensible à la symbiose des éléments du milieu étranger ; il note infatigablement les correspondances entre les êtres, les paysages, l'habitat, l'architecture, la langue, l'art, les coutumes... L'envers de la frilosité du fils d'artisan serait peut-être la capacité hors du commun de l'historien à saisir lieux et milieux comme des totalités.

### **La question centrale de l'appartenance**

Michelet n'est pas comme Balzac ou Hugo un épistolier qui se met en situation de déguiser la réalité et d'inventer de faux détails sur sa vie. Pourtant dans sa correspondance privée il est au moins un destinataire pour qui il arrange la vérité : sa famille de Renwez, ses tantes maternelles. Les Millet de Renwez appartiennent à un milieu social un peu plus relevé que la branche paternelle, ils ont un peu de bien au soleil et les Michelet de Paris les considèrent comme les garants de la respectabilité bourgeoise de la famille. Aussi Michelet leur présente-t-il ses choix de vie avec prudence. Lorsqu'il décide en 1824 de régulariser par un mariage sa situation avec Pauline, il se soucie de présenter sous un jour acceptable cette union peu brillante. Pauline, fille naturelle, de six ans son aînée, n'a pas de fortune. Michelet explique à sa tante Hyacinthe qu'il doit se marier pour améliorer ses revenus en hébergeant des pensionnaires. Une maîtresse de maison économe, ni trop jeune ni trop jolie, est, dit-il, nécessaire pour cela. Il invente à sa femme une parenté qui la fasse valoir, transformant une tante Piètrequin en Mme de Petrowski de la meilleure noblesse de Langres. Les tantes de Renwez ne sont sans doute pas complètement dupes de ces grandes manœuvres. Ces lettres sont révélatrices de la façon dont Michelet imagine l'ethos de la bourgeoisie provinciale : soumettant toutes ses décisions à une raison calculatrice, à une sévère économie, effaçant le moi derrière l'intérêt matériel, le souci de l'avenir,

s'interdisant de légitimer ses actions par le plaisir ou la passion ou la spontanéité. Lorsqu'il fait son premier voyage en Allemagne, Michelet s'inquiète de justifier cette grosse dépense auprès des tantes de Renwez. L'argument selon lequel il aurait fait des économies sur l'achat des livres en les acquérant dans leur pays d'origine lui paraît bon. Pourquoi se préoccupe-t-il ainsi de justifier sa vie auprès de ces parents des Ardennes ? Sans doute parce qu'il lui importe moralement de garantir son appartenance à ce milieu. Dans de nombreuses notes il fait référence à ses origines ardennaises, à son enracinement dans ce terroir et dans l'humanité originale qui en est issue. Il veut que sa famille de Renwez le reconnaisse pour l'un des siens, partageant les mêmes vertus raisonnables et austères. Et ce n'est pas seulement un semblant, une partie de lui-même adhère à ces valeurs comme le prouve sa rigueur et son énergie à affronter les réalités matérielles et économiques.

Dans les lettres à la famille de Renwez, même si le moi sensible se dissimule derrière un moi social construit en fonction des destinataires, ce moi sensible se révèle dans l'importance que prend le sentiment d'appartenance. Les affaires se compliquent lorsque un autre type de lettre interfère avec cette stratégie familiale.

En 1846 Michelet ouvre *Le Peuple* par une lettre préface adressée à Edgar Quinet. Dans ce texte liminaire, il livre au public la première reconstruction autobiographique de sa vocation d'historien du peuple. Pour notre perspective, il est important que la représentation de la vie apparaisse sous la forme d'une lettre. Ce texte prolonge à l'évidence les lettres à Poinot, il en actualise la double destination, à l'ami et à travers lui à l'humanité. La Préface est adressée à Quinet et bien sûr au-delà à tout lecteur du *Peuple*. Michelet y évoque son enfance pauvre dans l'imprimerie de son père, sa participation au travail manuel de la composition. Il parle aussi de son ascendance et de la gêne de la famille de Renwez. Son propos est de conclure : et moi aussi je suis du peuple, et moi aussi je suis un barbare. La lettre préface construit un ethos de l'auteur fondé sur la sincérité et la connaissance intérieure de l'objet dont il va traiter, le peuple. La Lettre préface est destinée à manifester l'appartenance : l'auteur s'y adresse à un alter ego pour établir leur appartenance commune à un groupe, le peuple. Or ce groupe ne se distingue pas d'autres groupes sociaux mais les englobe tous fondamentalement – du moins tous ceux qui sortent de la Révolution.

Lorsqu'elles découvrent le livre les tantes de Renwez prennent très mal la lettre préface étalant au grand jour, voire exagérant la gêne de la famille. Des lettres amères parviennent à Michelet. La tante Hyacinthe serait malade de cette publicité mal venue. La famille de Renwez, blessée, relève des erreurs : Michelet attribue 19 enfants à sa grand-mère alors qu'elle n'en a eu que 16 ; il fait référence à un membre de la famille qui aurait été brûlé pour un livre subversif alors que l'on n'a brûlé que le livre. Les tantes sont mécontentes qu'on les ait présentées se sacrifiant pour que leurs frères reçoivent de l'éducation. Michelet ne prend pas à la légère ces froissements et répond plusieurs fois pour se justifier. Son argumentation est intéressante parce qu'elle tente d'articuler deux stratégies d'appartenance. D'une part Michelet reprend les arguments destinés habituellement à sa famille des Ardennes, ceux de l'intérêt, de la prévision, du surcroît de notoriété ; mais il tente de faire concevoir à ses correspondantes une autre forme de reconnaissance fondée sur le sentiment et la générosité.

« Rassurez-vous, ma chère tante et veuillez rassurer ma tante Hyacinthe. Rien ne m'a plus servi que cette préface. Des hommes de toute classe, et même les plus haut placés, viennent m'en remercier avec

effusion, avec larmes. Plusieurs ont fait davantage ; ils m'ont écrit que les circonstances de leur jeunesse avaient été les mêmes, ou plus difficiles encore.

Le succès de mon livre est assez grand, pour que personne ne puisse l'attaquer. Je me trouve appuyé d'un nombre immense d'hommes, qui ne connaissaient aucun de mes précédents ouvrages. C'est ce que j'avais prévu, en écrivant ce livre, et surtout cette préface. »

La tante Hyacinthe craignait de devenir par la faute de son neveu la risée de tout Renwez. Michelet répond à son inquiétude en se référant à une communauté plus large. La lettre préface n'a pas mis son auteur au banc de la communauté respectable (ayant pour modèle des notables de Renwez). Au contraire, elle l'a fait reconnaître par une communauté plus vaste et plus noble : « S'il y avait quelque personne assez mal née pour trouver cela ridicule, ne vous en inquiétez pas. Soyez sûr qu'à Paris, en France, tout le monde m'a su gré d'avoir parlé avec cette netteté, et cette force. »

Dans une seconde lettre, il explique qu'en brisant les conventions sociales réglant l'image de chaque classe, en transgressant l'impératif bourgeois de la respectabilité, il a provoqué un mouvement d'union plus profond que les dissensions politiques superficielles :

« Tous, amis et ennemis, me savent gré de la franchise avec laquelle j'ai parlé de mon enfance, et des circonstances difficiles que j'ai traversées alors. Des hommes, d'opinion toute opposée à la mienne, et que je connaissais peu, m'ont écrit avec attendrissement et reconnaissance, que c'étaient leurs sentiments, leurs destinées, leurs malheurs, que j'avais écrits, qu'ils avaient eu des difficultés tout à fait semblables aux miennes, et qu'ils étaient fiers, comme moi, des sacrifices persévérants que leurs familles avaient faits pour eux. »

L'arrangement de la vérité dans les lettres aux tantes de Renwez ne relève finalement pas d'un autre motif que la sincérité revendiquée des lettres intimes visant le public : dans les deux cas l'objectif recherché est l'appartenance. Lorsqu'il écrit à sa famille provinciale Michelet veut assurer son intégration au milieu de ses origines. Lorsqu'il écrit à un être aimé, Michelet veut refonder le lien social dans la sincérité qu'exige cette relation personnelle. Il veut créer des conditions nouvelles d'appartenance. La lettre est le médium d'une sociabilité régénérée.

### **La *Correspondance*, garantie des « moi » multiples de l'historien**

Il me reste encore à montrer comment la structure que j'ai dégagée à partir de cas particuliers peut prendre sens au niveau de l'ensemble de la correspondance et en quoi elle caractérise le moi de l'historien.

Michelet a été un correspondant généreux si l'on en croit le nombre d'inconnus qui se sont adressés à lui et à qui il a pris la peine de répondre, et même souvent de venir en aide. Le dispositif de sincérité de ses œuvres et de sa parole au Collège de France lui attire de nombreuses lettres confessions de la part d'individus les plus divers : instituteurs se plaignant de leur condition misérable, prêtres en rupture avec leur hiérarchie voire avec l'Église, poètes ouvriers, émigrés des diverses nationalités opprimées, jeunes hommes souffrant du mal du siècle, femmes diversement malheureuses... Ces lettres se donnent en général comme des réponses irrépessibles, appelées par la sincérité de l'auteur et par la reconnaissance de soi dans son œuvre. Dimitri Brătianu, un nationaliste Roumain, lui écrit en 1846 :

« Permettez, Monsieur, que je vienne, si je puis m'exprimer ainsi, m'apporter moi-même comme une pièce justificative du jugement que vous émettez sur les étrangers. [...] L'impression que j'ai ressentie à la lecture de votre livre [*Le Peuple*] a été si forte, qu'après une lutte de plusieurs jours, il m'a fallu céder et prendre la plume pour vous dire quel j'étais, moi éloigné de la France de plusieurs centaines de lieues, au moment où vous, à Paris, enfermé dans votre cabinet, vous faisiez mon portrait comme de mémoire. Nul artiste, je pense, ne refuserait d'écouter la personne dont il aurait fait le portrait, lorsqu'elle viendrait s'écrier un miroir dans une main et le portrait dans l'autre : quelle ressemblance !... » La même année, Louis de Cormenin, fils du publiciste, s'adresse à Michelet presque dans les mêmes termes : « Quelque obscur que je sois, permettez-moi de vous mettre sous les yeux ce passage de mes notes courantes qui confirme la vérité de vos opinions. Les témoignages de sincérité, même les plus humbles, sont dus à l'historien consciencieux que ne rebutent ni les injures ni les plus plates calomnies. » Un inconnu, Alexandre Delouche, lui dédie un long poème accompagné de cette justification : « Je ne vous enverrais pas ces vers, si je ne savais pas que tout accent sincère trouve un écho en vous. » On pourrait multiplier les exemples de ce type.

La *Correspondance* dans son ensemble est l'arrière-plan nécessaire du moi de l'historien. L'écriture micheletiste de l'histoire repose sur le moi. La subjectivité dont elle se réclame veut rendre sensible le passé comme expérience d'une subjectivité, et non simplement comme enchaînement de faits. La présence du moi de l'historien permet de donner voix aux multiples « moi » du passé, consciences contemporaines de l'événement ou reflets involontaires de l'esprit du temps. Le moi de l'historien joue un rôle fédérateur par rapport à toutes ces voix : il assure leur unité parce qu'il les relie toutes en particulier grâce à une énonciation qui pratique systématiquement le glissement du discours de l'auteur à celui des figures du passé. La pensée de Michelet postule l'existence d'un sujet collectif de l'histoire et d'une identité du genre humain. Le moi de l'historien n'incarne pas bien sûr le sujet collectif de l'histoire mais constitue la caisse de résonance à travers laquelle on perçoit la possibilité d'un tel sujet. La *Correspondance* vient refléter et vérifier cette conception de l'histoire : les lecteurs les plus éloignés, les plus divers retrouvent dans les œuvres de Michelet la vibration d'une expérience qui les renvoie à leur ; lui-même est bouleversé par certaines lettres, celle de Dimitri Bratiano par exemple, à qui il répond : « Je la relis, et je suis trempé de larmes. ». La correspondance justifie la croyance de l'historien en un moi individuel capable de fédérer de multiples moi et de comprendre un moi multiple.

On peut nourrir cette hypothèse d'une autre observation. Ce n'est qu'en 1833 que Michelet est devenu l'historien de la France en publiant les premiers volumes de sa grande *Histoire de France*. Il a raconté à la fin du livre IV sa découverte des Archives en novembre 1830, la première fois qu'il descendit dans les magasins. Il dit avoir eu alors l'impression que de multiples voix du passé s'adressaient à lui à travers les papiers entassés et lui demandaient de les faire revivre. La *Correspondance* n'est pas étrangère non plus à cette évolution. Depuis 1827, Michelet enseignait à l'École Normale et formait chaque année des jeunes gens qui portaient enseigner l'histoire dans toutes les régions de la France. Ils conservaient avec leur maître des relations régulières, l'entretenaient de leur condition souvent difficile d'enseignants, de leur carrière et de leurs projets de recherche. Beaucoup s'employaient dans des conférences ou dans les chaires d'histoire des nouvelles facultés à répandre la pensée et le nom de Michelet. L'historien répondait attentivement à leurs lettres et profitait aussi de leur implantation en province pour leur demander telle ou telle recherche dans les archives locales. Sept ans après avoir commencé son enseignement à l'École Normale, Michelet a élargi son

réseau de correspondants normaliens et dispose de relais dans de nombreuses villes de provinces. Cette extension du « moi » historien à toute la nation par l'intermédiaire de ses disciples pourrait compter parmi les facteurs qui lui permettent en 1833 de s'engager dans le récit à la fois unifié et polyphonique de l'histoire de France.

Sa correspondance conforta certainement Michelet dans l'idée qu'il pouvait grâce à sa parole réformer en profondeur la sociabilité moderne, action pour lui plus décisive que l'engagement politique direct. La correspondance esquissait l'utopie d'une sociabilité rendue transparente et refondée par l'affect. Ne dit-il pas dans l'une de ses lettres de justification à sa cousine au moment du *Peuple*, qu'un « moment d'émotion [causé par la lecture de la lettre préface] peut commencer pour plusieurs une amélioration sérieuse » ? La correspondance réalisait une république des cœurs, dont la solidarité n'était pas seulement en paroles, mais aussi en actes. Michelet répondait infatigablement aux nombreuses demandes d'aide (on lui écrivait pour demander un soutien moral, des places, des éditeurs, des recommandations, des livres, de l'argent...). Il sollicitait tenacement ses relations (Béranger, les princesses d'Orléans quand il était encore leur précepteur, Villemain, Ravaisson...) pour obtenir réparation des injustices, solution aux difficultés de carrière ou aides à la misère.

La correspondance de Michelet montre l'extension et la diversification de sa sociabilité. C'est tout un réseau européen, des gens de tous milieux unis cependant par leur opposition à l'oppression politique et religieuse, qui gravite autour de l'historien sous le Second Empire. La nature de cette correspondance, outre ses motivations pratiques, que nous n'avons pas évoquées ici (renseignements scientifiques, jeu institutionnel...), dévoile le rôle qu'elle joue pour soutenir et développer le sentiment d'appartenance, de reconnaissance. Michelet reçoit bien entendu des lettres qui prennent parti contre ses positions, il lui arrive de leur répondre en réaffirmant ses convictions, mais fondamentalement la lettre n'est pas faite pour développer des polémiques. Elle construit un dispositif de validation des œuvres et de la parole publique. On pourra se demander si la véridiction ainsi obtenue dépasse la vérification de l'efficacité rhétorique du texte. En 1848, Michelet croyait vraiment que son audience allait au-delà de l'élite intellectuelle et pensait avoir créé une sociabilité du cœur dépassant les clivages sociaux. Juin 48 lui fit perdre cruellement ses illusions. Aucun des insurgés qui construisirent une barricade devant sa maison ne connaissait son nom. La brutalité de l'affrontement social lui fit dire alors que lui et ses pareils avaient parlé comme des hommes enfermés dans un verre de cristal. Leurs voix leur paraissaient « bien retentissante et bien forte : c'est qu'elle[s] se bris[ai]ent contre les parois ». La *Correspondance* manifeste l'ambivalence de l'ouverture aux autres de Michelet. Il n'eut jamais vraiment de correspondant privilégié avec lequel un véritable dialogue se serait construit dans la durée. Même avec Edgar Quinet, l'amitié passa par une solidarité pratique sans faille et s'exprima dans le parallélisme de leurs œuvres, mais les différences que celui-ci recouvrait ne furent jamais abordées dans leur correspondance qui soulignait plutôt de manière phatique les similitudes. Dans les années 1860, lorsque leurs relations s'aigrirent, les lettres accentuèrent artificiellement l'image de cette gémellité jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus être maintenue. Les autres correspondants les plus réguliers de Michelet sont des personnalités secondaires, son gendre, Alfred Dumesnil, un ami de celui-ci, Eugène Noël. Tous les deux sont des correspondants reflets jouant à merveille le jeu de la construction et de la validation de l'image de l'auteur.

La correspondance de Michelet permet de saisir les ambivalences d'un moi qui se sent étroitement solidaire voire dépendant des autres mais qui nourrit aussi l'idée de son autocréation et de son autosuffisance. L'échange épistolaire crée autour du moi un milieu dont il se sent le principe fédérateur, et qu'il prend pour une extension de lui-même. Elle renvoie à tout ce que le souci de l'appartenance eut de positif dans l'œuvre de Michelet : à l'invention d'une histoire totale et à l'écriture épique d'un destin collectif. L'audace de la pensée de Michelet provient certainement de ce qu'il ne connaît pas d'altérité totale : rien qui ne puisse être compris à travers la structure du moi, qui ne puisse devenir une aventure de la subjectivité, sa *Sonrière* en est un des exemples les plus spectaculaires. En contrepartie, les limites de cette disposition résident dans l'impossibilité d'adopter un point de vue extérieur.

Dans le cas de Michelet la *Correspondance* permet de saisir la relation de la vie à l'œuvre par l'intermédiaire de structures existentielles qui constituent à mon avis l'un des enjeux d'une biographie d'auteur.